

MA VOCATION DE NATURALISTE

par Maurice Roch

Mes chers enfants, vous m'avez vieilli de 48 heures en célébrant le 21 février 1965 mon entrée dans ma 88e année.

J'exprime ma gratitude à vous tous qui me comblez de témoignages de votre affection et de votre sollicitude. Là-dessus je pourrais m'étendre longuement; pourtant c'est d'un autre sujet que je veux vous entretenir ce soir: de ma carrière. Non pas de ma carrière médicale, dont on n'a déjà que trop parlé, mais de ma véritable vocation, héritée de mon père, qui était celle de naturaliste.

Mon père, Jean-Alexandre, désirait se consacrer aux sciences naturelles et faire des études de forestier. La ruine de son père, Charles-Daniel, victime des escroqueries de son frère Georges et le désir d'épouser Caroline-Elisabeth Collart, l'obligèrent à devenir employé de banque. Ce fut le début d'une carrière dont il monta rapidement les échelons pour devenir, encore très jeune, directeur de la succursale de Genève de la Banque de Paris et des Pays-Bas.



Après mes études secondaires terminées par un renvoi de trois mois du collège Calvin, je m'inscrivis à la faculté des sciences. A la fin de l'année universitaire, je me présentai au premier examen propédeutique de médecine obtenant le maximum pour les quatre disciplines, puis à l'examen de baccalauréat ès sciences naturelles (auquel on ne se présentait généralement qu'après deux ans); je le réussis avec approbation complète. En eux-mêmes, ces succès n'ont pas grande valeur. Je les rapporte parce qu'ils rassurèrent mes parents qui, après le scandale du collège, avaient reçu de nombreux témoignages de condoléances au sujet de leur fils aîné en voie de mal tourner.

L'année suivante, je m'inscrivis à la faculté de médecine avec l'illusion que cela m'amènerait plus tôt à une situation me permettant de me marier. Voici pourquoi:

Plusieurs années auparavant, les six enfants d'Henri Poulin, veuf depuis peu, avaient été installés pour les vacances à la pension Gillet à Hermance au Bourg-Dessous. La petite bande, vêtue de noir, montait souvent au Bourg-Dessus dans la propriété de mon grand-père maternel, La Garnuade, pour jouer avec mes frères et moi. Les cinq cadets obéissaient à l'aînée, Marthe, très pénétrée de ses responsabilités. Un jour,

les raccompagnant en descendant ce que nous nommions « la rampe », dans le temps d'un éclair, je me dis: « Ce sera Marthe ». Elle avait 14 ans et moi 16. Malgré 4 ans de fiançailles orageuses, je n'ai jamais regretté ma décision.



Peu après ma naissance, mon grand-père maternel, Joseph Collart, avait acheté une propriété qui fit mes délices. La maison était petite; (vous savez qu'on lui adjoignit plusieurs annexes). Le terrain n'était pas orienté du côté lac, mais au levant, vers un ravin où coule l'Hermance. Sur l'autre, en Savoie, s'étendait une région inhabitée de prés et de bois de chênes; ces bois m'apparaissaient sans limite.

Ma vocation s'était éveillée très tôt. Avais-je quatre ans, cinq ans ? Je ne sais. Je voyais voler sur le pré des papillons d'un bleu éclatant; je les poursuivais en vain. Un jour, était-ce le crépuscule, ou un nuage avait-il passé devant le soleil ? l'un de ces papillons vint se poser près de moi et ferma ses ailes. J'en vis l'envers: toutes ces ocelles si bien dessinées et ordonnées me plongèrent en une extase d'admiration si bien que je ne songeai plus à m'emparer de l'insecte. Mon souvenir est si précis que je puis affirmer qu'il s'agissait d'un *Lycaena Icarus*, le plus fréquent d'ailleurs de la vingtaine de papillons bleus qu'on rencontre dans la région.

Et voici, j'étais né à l'entomologie; il s'en suivit beaucoup de conséquences que je vous résumerai tout à l'heure.

Est-ce la même année ou plus tard que, continuant mes explorations dans ce pré enchanteur, admirant les sauges au bleu profond, les sainfoins roses et les marguerites au cœur d'or, je découvris entre les graminées des touffes de petites fleurs en grappes de couleur bleu clair ? Je sais maintenant que c'étaient des polygalas. Et parmi les touffes bleues, il s'en trouvait une aux fleurs roses. Ces deux couleurs douces et harmonieuses me ravirent. C'est alors que naquit ma vocation de botaniste. Là encore il y eut quelques suites.

Dans ce pré où je trouvais mon bonheur, je laissais des traces. Il en résultait de graves dissentiments avec mon grand-père. Il y a des sentiers, que diable, disait-il. Des chemins, des sentiers ? Non, pas pour moi qui, toute ma vie, les ai eus en horreur.

Aujourd'hui, les propriétaires d'une villa doivent payer des jardiniers pour faucher l'herbe. Dans cet heureux temps, on vendait sur pied son foin et son regain. Je crois me rappeler le chiffre de 165 fr.

Mon grand-père tenait beaucoup à ce revenu mais la récolte ne devait pas être foulée. Malgré les interventions de ma bonne grand-mère, la querelle s'aggrava et, si j'étais têtue, je n'étais pas le plus fort. Je finis pourtant par trouver le moyen de jouir de la faune et de la flore du pré en toute quiétude, un moyen radical qui m'apparaissait devoir être définitif. Mon grand-père faisait de longs stages au cabinet; un jour, muni de clous et armé d'un marteau, j'attendis en embuscade le moment favorable. Dieu merci, mon bras fut arrêté par la poigne d'une cuisinière, à l'instant où j'allais frapper le premier coup pour clouer la porte. Cette vieille Suzanne, qui avait vu naître ma mère, m'épargna une mémorable fessée.

Restait la minéralogie. Elle se présenta en un somptueux tapis de macadam étalé devant ma maison natale, 6, place des Philosophes. On ne connaissait ni rouleau compresseur ni goudronnage, aussi eus-je le temps de faire mon choix. Inlassablement je parcourais ce champ d'exploration qui m'était offert si près de ma demeure, un peu gêné seulement par des passants obligeants qui me demandaient: « Tu as perdu quelque chose, mon petit ? Je m'intéressais surtout aux granits roses, rouges, verts, gris clair, gris foncé, une collection splendide à laquelle je consacrai tout un tiroir de ma commode aux trésors. Ma passion pour les minéraux m'amena à imaginer une classification sans la moindre base sérieuse; c'était innocent. Il l'était moins de vouloir l'enseigner à mon frère Alfred qui partageait ma chambre, le forçant à la réciter chaque soir alors qu'il avait grande envie de dormir.

Plus tard, je fis une collection de pétrifications; j'en trouvais sans quitter la ville; je me souviens d'une grande ammonite dans le petit mur qui soutient la grille des Bastions, près de la Brasserie Landolt, et des bélemnites de l'escalier de l'école de chimie. La dernière pièce de cette collection peu encombrante est une nérinée dans le dallage de calcaire jaune du nouveau vestibule de l'hôpital près de la sortie. Chaque jour des centaines de personnes marchent sur cet émouvant vestige d'un mollusque qui vivait il y a bien des millions d'années.

D'entre ces trois domaines des sciences naturelles, celle où j'eus l'activité la plus importante fut la lépidoptérologie.

Mon père avait fait une collection de papillons, disparue avec l'aide des anthrènes, en plusieurs déménagements. Puis il apprit d'un M. Revon à naturaliser des oiseaux. J'ai deux loriots tués dans la région du chemin Peschier, témoins de son habileté. Lorsqu'il vit mon intérêt pour les insectes, il me conseilla et m'aida. Ce fut d'une collaboration intime et délicieuse qui dura plus de 45 ans.

Les affaires appelaient souvent mon père à Paris. Il en rapportait chaque fois quelque objet perfectionné pour compléter notre arsenal. Je me souviens du prestige qu'avait pour moi la maison Emile Deyrolle, 46, rue du Bac; étudiant à l'Institut Pasteur, j'y fis un pèlerinage.

Comme si elles dataient d'hier, je me souviens de nos chasses à St-Cergues, à Thonon, où nous avons trouvé sur épilobe deux chenilles extraordinaires prises pour sphinx galii, et qui étaient le résultat du croisement vespertilio par hypophaë. Et nos miellées, nos promenades aux environs d'Hermance, le pré aux arcas (encore des *Lycaena* bleus)... Et nos séjours de montagne où nous prenions en charge l'illustre chirurgien Jacques Reverdin, en dépit de l'âge, infatigable chasseur de papillons.

Ces séjours durèrent jusqu'à ce que, saisis par la passion de l'alpinisme, mes deux frères et moi ne pûmes plus être tenus en laisse. Nos parents passaient des jours dans l'anxiété, surtout quand le retour était tardif. Je ne le compris que plus tard.

Voici une collection que je regrette de n'avoir pas faite: celle des insectes trouvés morts sur les névés et les glaciers. Je crois qu'il y aurait eu grande prédominance des égarés venus de la plaine. Les papillons montagnards savent ce qu'est le mauvais temps à l'altitude; à la moindre menace, ils se garent dans l'herbe ou sous une pierre.

Puis m'échut par héritage la magnifique collection Poulin faite par l'arrière grand-père et le grand-père de ma femme. Ils avaient eu l'ambition de posséder tous les macro- et microlépidoptères d'Europe; tous étaient en parfait état, hélas ! sans étiquette d'origine. Sur les instances de M. Ch. Blachier, une grande partie de cette collection fut donnée au muséum.



De mes cinq enfants, trois avaient hérité de mes goûts pour l'histoire naturelle. Ce fut surtout le cas pour l'aîné, Jean, que je cherchai à intéresser aux papillons; bien vite je compris qu'il était écrasé par le poids de ma collection. Il s'intéressa aux champignons et, pour l'entomologie, je l'orientai vers les hyménoptères. Il nous donnait les plus belles espérances lorsqu'il mourut après cinq jours de maladie d'une septicémie. Au fond du cœur persiste ce lourd chagrin, adouci par le temps d'une manière que je n'aurais pu imaginer dans les premières années.

Héritier de son grand-père, René se voua à l'étude des oiseaux, de leurs nids, de leurs œufs et de leurs migrations.

Hélène eut des velléités de devenir botaniste; elle fit mieux que de sécher des fleurs dans des papiers gris, elle me donna un gendre et quatre petits enfants.

Ingénieur, skieur et alpiniste, André trouva une profession à sa mesure: il étudia les transformations de la neige, les causes des avalanches, leurs effets et leur prévention; il gravit aussi, décrivit, photographia, peignit beaucoup des grands sommets du monde avec une prédilection pour les faces nord.

Quant à Daniel, sans mépriser aucune des beautés de la nature, dans le temps que lui laissent les déclarations d'impôts et autres travaux similaires, il s'occupe à ratisser les feuilles mortes, à tondre les gazons et à détruire les plantains.



Avec la collection Poulin, me parvint de magnifiques ouvrages anciens avec figures peintes à la main. Je savais leur grande valeur. Pour les vendre, je les confiai à un libraire qui avait été mon collègue à la société de lépidoptérologie. Je n'en entendis plus parler. Quelques années plus tard, je rencontrai ce libraire qui paraissait être si misérable que, par charité, je ne lui demandai pas des nouvelles de mes livres.

Il y a bien d'autres choses dont je n'ai plus entendu parler. Des *Lycaena* que mon fils André m'avait rapportée de sa première expédition himalayenne au Karakoram, provenant de prairies à 5000 m. d'altitude, n'avaient pu être déterminés à Genève; on me conseilla de les envoyer à Paris à un spécialiste des lycaenides; ce collectionneur me demanda l'autorisation d'envoyer ces petits papillons bleus au British Museum. Il y a de cela plus d'un quart de siècle.

J'ai été un peu coléoptériste et ai beaucoup récolté pour mon frère Alfred lors d'expéditions au Maroc pas encore entièrement pacifié, expéditions dirigées par le botaniste Braun-Blanquet. A mon retour j'envoyai au musée de Rabat une collection de tous les exemplaires récoltés avec étiquettes du lieu et de la date de la capture. J'avais eu le plaisir de faire la connaissance d'un des conservateurs du musée de Rabat, un homme charmant et un entomologiste distingué. Mais il s'occupait de la révision des Buprestes du monde entier; or dans mon envoi, il n'y avait pas de Bupreste...



Pour la botanique, il y eut aussi quelques développements. Très jeune, je commençai à construire des rocailles. Cela consista d'abord à remonter à grands efforts des pierres roulées par les crues de l'Her-

mance; je les entassais et garnissais les interstices de terre; je fus déçu de ne pouvoir y faire prospérer de petites fougères comme *Asplenium trichomanes* car très tôt j'avais été pris d'affection pour les fougères. A grand peine aussi, j'extrayais les pierres limites de propriétés. Leur disparition surprit des géomètres venus faire des contrôles. Mon père riait sous cape de leur étonnement. Il ne me trahit pas.

Beaucoup plus tard, je trouvai à Zinal une station pas plus grande que ma chambre d'une petite fougère, *Woodsia alpina*, que je fis connaître à l'aimable et savant abbé Mariétan qui connaît la vallée d'Anniviers mieux encore que le val d'Illiez où il est né. Ni lui ni moi ne pûmes découvrir une autre station.

Sur un mur granitique au-dessus de Finhaut, je trouvai plusieurs exemplaires d'*Asplenium Breynii*, hybride de *A. trichomanes* (vulgairement la capillaire) et de *A. septentrionale*. J'ai le père et la mère dans ma rocaille, et j'attends depuis dix ans l'apparition de l'hybride.

Ah ! les hybrides, comme ils m'ont intéressé, en particulier les hybrides d'orchidées rustiques: entre *O. singe* et *O. militaire* pas très rare à Hermance, entre *Gymnadenia conopea* et la nigritelle (*O. vanille*) trouvé plusieurs fois dans les prairies humides de Zinal. J'ai vu deux fois l'hybride d'*O. purpurea*, le plus grand et le plus beau de nos orchis et de l'homme pendu: une fois sur la table de nuit d'une malade dans un bouquet, une autre fois dans le fameux pré d'Hermance; j'en pris le bulbe avec grand soin et je le portai au possesseur d'un petit jardin, passionné par la culture des orchis et qui les soignait mieux que je n'avais le temps de le faire. Cet homme que je croyais intelligent ne s'intéressa pas à la rareté que je lui apportai: il la laissa périr. Aux regrets que je lui exprimai, il répondit que cette fleur ne figurait pas dans son livre. Pour traiter la sottise, il n'y a aucun remède; le cas était désespéré, je restai muet.

Je n'en ai pas fini avec les hybrides d'orchidées. Il y a encore celui que Titanne retrouva au Lavandou, provenant d'un *Sérapias* et d'un *Orchis*. Je confiai le bulbe à Henri Correvon; dans la serre, le printemps suivant, je revis la fleur. Alerté, un industriel argovien, Gottfried Keller, vint à Genève exprès pour la voir et l'emporter. A l'occasion d'une réunion médicale à Aarau, j'eus le plaisir de voir dans une abondante collection de planches cette fleur extraordinaire. Cette collection est maintenant à l'Université de Zurich.

Dans mes rocailles de l'avenue Jules-Crosnier, mieux construites que les ébauches de mon enfance, j'ai vu fleurir le produit d'un croisement de *Lychmis coronaria* et de *L. flos-Jovis* connu au Tyrol et celui de

l'Asphodèle et d'un petit lis blanc, *Anthericum liliago*. Les botanistes n'y voulaient pas croire avant de l'avoir vu.

Tenant à l'estime des amis de la nature, je veux ajouter ceci. Dans le Jura français j'ai trouvé l'hybride du narcisse et de la jonquille, une rareté parce que la fleur de jonquille est plus précoce que celle du narcisse. J'ai pris le bulbe qui a proliféré dans mon jardin; quelques années plus tard, remonté aux lieux de mon méfait, j'ai replanté une dizaine de bulbes. La chère Madame B. de Crécenville fut témoin de cette réparation.

Il y aurait encore à parler des mauvaises herbes qui elles-mêmes m'ont intéressé; ce sera pour une autre occasion ou pour jamais.

A grands traits, je viens de vous exposer ma carrière de naturaliste, carrière bien entravée par mes études et ma pratique médicales, et par 33 ans d'enseignement, chargés en plus de 4 ans de décanat et de 2 ans de rectorat; deux métiers pour lesquels je n'étais pas fait. J'ajoute encore plus de cinq cents publications médicales dont je voudrais aujourd'hui anéantir les trois quarts.

J'ai trouvé pourtant quelques sujets concernant en même temps les sciences naturelles et la médecine: morsures et piqûres d'arthropodes (araignées, scolopendres, scorpions, hyménoptères), empoisonnements par les champignons. Sur ce sujet régnait une totale confusion et pourtant les documents étaient nombreux: les uns publiés par des médecins signalaient des symptômes bien observés, alors que les déterminations botaniques étaient fantastiques; les autres provenant de mycologues ne rapportaient que des observations médicales insuffisantes. Je me flatte d'avoir, en 1913, débrouillé ce fatras en un mémoire qui me valut ce compliment du professeur R. Maire, d'Alger, avec qui je voyageais au Maroc: « Ah ! c'est vous Roch qui avez écrit cet article sur les empoisonnements par les champignons. C'est encore ce que j'ai lu de moins idiot sur le sujet. » Bien entendu, ma classification devait être perfectionnée, ce que je fis dans des publications ultérieures.



Jetant un regard en arrière, me souvenant que j'ai été alpiniste et chasseur dès l'âge de 15 ans et demi, me remémorant les voyages que j'ai faits, les services militaires et les périodes de mobilisation durant la guerre de 1914-1918, je m'étonne de tout ce qu'on peut faire en une vie. Le moment est-il arrivé que je me tienne au repos ? Je ne le crois pas; le présent document n'en donne-t-il pas la preuve ?